

Commentaires sur un voyage au Japon (automne 2018)

Ce fut un voyage intense, très enrichissant à tous les égards et sans désagrément. Tous les Japonais rencontrés ont été très serviables : que de fois ils se transformaient en guides nous accompagnant à pied vers notre hébergement, surtout s'ils parlaient anglais et souhaitaient échanger dans cette langue. Les Japonais apprennent l'anglais, mais peu le parlent correctement, car l'enseignement se concentre sur l'écrit. La langue a absorbé plusieurs termes anglais, mais à peine reconnaissables par la prononciation. À trois reprises, visitant des sites religieux, j'ai donné des entrevues en anglais à des groupes de lycéens (garçons et filles) qui me lisaient à tour de rôle leurs questions. Comme mes réponses étaient celles d'un universitaire, ils devaient en échapper des bouts. La séance s'achevait avec une prise de photos.

Les transports en train, en autobus (ou en métro à Tokyo) sont très bien organisés, ce qui nous a permis de couvrir un grand territoire en 23 jours: de Nikko à Nagasaki en passant par les Alpes japonaises. Mais en l'absence d'identification des rues (même en japonais, encore moins en *romaji*) dans beaucoup de situations il serait impossible de se déplacer sans recourir constamment à *Google Maps* ou à *Plans*, ce que les Japonais, surtout à Tokyo, doivent également faire!

La visite des temples, des sanctuaires et des musées a accaparé beaucoup de notre temps, d'autant plus que nous marchions les villes et les sites afin de découvrir ce qui échappent aux voyageurs qui se déplacent en autocar ou en auto. Nous avons ainsi pu observer et partager les modes de vie des Japonais, achetant dans des épiceries et des dépanneurs (les fameux *7-Eleven*) de quoi nous concocter au moins un repas par jour sinon plus. Nous avons été surpris par le nombre d'hommes et de femmes qui passent au dépanneur à partir de 19h ou 20h pour acheter des plats préparés (*bento*) et des aliments pour leur souper. Le matin, dans nos déplacements en province, nous voyions des lycéens qui faisaient une demi-heure ou une heure de train pour aller au collège. Et comme les journées de travail sont longues, bien des gens somnolent dans les transports publics.

Des dizaines de festivals jalonnent l'année et se succèdent dans le pays, déplaçant des foules. Les rites de passage commandent de nombreuses célébrations ainsi que des visites aux sanctuaires et temples. Les Japonais peuvent passer de célébrations (naissance et mariage) à un sanctuaire shintô et procéder à des rites funéraires dans un temple bouddhiste. Temples bouddhiques et sanctuaires shintô sont ainsi fréquentés par les mêmes personnes. Et ces bâtiments partagent souvent les mêmes sites. Le bouddhisme se charge du salut des âmes et de spiritualité. Le shintô concerne davantage le quotidien. Les sanctuaires s'imbriquent dans l'environnement, face à une colline, une source, etc. Le shintô exprime la révérence pour l'incompréhensible, la nature. Une cascade, une crevasse, un arbre, une pierre, un oiseau peuvent inspirer un respect doublé d'émerveillement. Ces objets sont des *kami*, des divinités qu'il faut respecter, honorer. Les visites de temples et de sanctuaires ont cependant fini par nous peser, en dépit de leur majesté, de leur architecture, de cet assemblage raisonné des pièces de bois pour en assurer la solidité face aux séismes, de leur décoration (avec cette présence du rouge et de la dorure), cette abondance de statues empruntées au bouddhisme et de supports aux rituels (dont ceux qui assurent la purification). Tous ces temples, ces multiples expressions de croyances, ces foules, ce commercialisme outrancier aux abords des temples et sanctuaires (pour acheter de quoi participer aux rituels, des amulettes), une

alimentation si différente de la nôtre se surimposent aux beautés naturelles, aux architectures innovatrices, celles du passé comme celle du présent, à ces kimonos colorés que portent beaucoup de femmes dans la rue, à cette gastronomie tant visuelle (les couleurs des aliments et l'esthétique des plats) que gustative.

Le régime à base de riz et de poisson place les Japonais à part. Les épices ont peu de place, trop peu à mon goût de voyageur mexicanisé. On se contente de sauces à base de soya et d'une purée de radis (*daikon*). Les plats japonais paraîtront fades aux palais. Pour les Japonais, la consistance de l'aliment sur la langue a plus de poids que le goût final.

Nous avons visité de nombreux musées d'art japonais et ethnographiques, mais quelques musées d'art contemporain qui étaient prioritaires étaient fermés pour des rénovations. Nous avons été ravis de marcher longuement l'est et le sud de Tokyo et d'apprécier une architecture époustouflante dans la hardiesse de ses gratte-ciels.

Le Japon est extrêmement sécuritaire à tous les égards, le plus sécuritaire des 44 pays que j'ai visités. La courtoisie des Japonais est exceptionnelle. Leur politesse exquise (leurs courbettes) a intrigué les observateurs depuis longtemps. Chaque salutation donne à voir la nature et le degré de distance sociale entre les individus. Ces courbettes et les excuses répétées me mettaient mal à l'aise. Ils se donnaient beaucoup de mal pour nous plaire, peut-être davantage parce que j'étais un vieil homme et que les aînés sont honorés de leur vivant et dans la mort.

On dit du Japon qu'il arbore une « culture de pastel ». Ne pas perdre la face, redouter la honte sont des principes qui guident les conduites. Les Japonais ont développé des protocoles pour tout. On évite les propos qui offensent. La conversation évite les sujets controversés au nom de l'harmonie (*wa*) qu'on cherche à créer. On rechigne à proférer un « non » (*ii-e*) franc. On lui préférera à la place un « bon, peut-être » (*kamo shiremasen*). Une pause aura le même sens. L'absence de réponses pourra transmettre un « non ». Il ne faut pas prendre un « oui » dans l'absolu. Les silences sont une façon d'être. Le non-dit est important. Les Japonais mettent du temps à aborder un point possiblement litigieux. Ils opèrent depuis la périphérie par politesse ou pour jauger l'interlocuteur. On évite de se toucher en parlant ainsi que le contact visuel direct. Il ne faut pas pointer avec son index (ou son pied), mais utiliser la paume dirigée vers le haut. À la poignée de main, on substituera l'inclinaison du torse en gardant les mains le long du corps paumes sur les cuisses. Connaître certains codes est essentiel. Ainsi on ne plantera jamais ses baguettes dans un plat de riz. C'est un geste qui renvoie à un rite funéraire quand les parents déplacent avec les baguettes les os résultant de la crémation d'un défunt!

C'est une société du « nous ». La voix du groupe (famille, école, travail, etc.) est plus importante que celle de l'individu. L'affirmation de l'identité individuelle passe d'abord par l'expérience du groupe. La société japonaise est très normative. La relation *soi/autre* s'inscrit dans le binôme *uchi/soto* (dedans/dehors). On oppose le « dedans » et le « dehors » comme s'il s'agissait de la maison. On abandonne les chaussures du dehors pour les pantoufles. *Uchi* désigne le dedans, le soi, le groupe. *Soto* désigne le dehors, les autres, l'étranger. Il n'y a pas pire situation pour un Japonais que d'être écarté du groupe. Plus le symbolisme et le ritualisme sont complexes, plus il est facile de garder les étrangers à l'extérieur du groupe et les membres à l'intérieur. Les minorités et les étrangers sont *soto*. Le Japon est un pays homogène. Il ne compte pas plus de deux millions d'étrangers sur 127 millions d'habitants.

L'opposition *dedans/dehors* s'exprime dans les rapports de genre. Sa caractéristique principale gravite autour de la femme au foyer. La maisonnée (*ie*) est organisée de façon

verticale, hiérarchique et patriarcale. Cette conception permet de maintenir en priorité la femme à la maison. La mère demeure le pivot du foyer. Conscient que le vieillissement annonce une pénurie de main-d'œuvre, le gouvernement encourage désormais les femmes à revenir sur le marché du travail après la phase « maternelle », mais ce programme se heurte à une culture masculine au travail. Les mentalités en la matière évoluent peu : la femme est sous-utilisée, sous-payée, discriminée. Le salaire féminin est inférieur d'un tiers, malgré la loi. Hommes et femmes sont prisonniers de stéréotypes et de cadres rigides : l'homme au travail et la femme au foyer. Pourtant la réalité évolue. Bien des femmes retardent l'âge du mariage ou optent pour le célibat dans un pays où le concubinage est rare (1 %). Le mariage arrangé a aussi reculé, de 63 % en 1955 à 6 % en 2005. La part des femmes mariées qui travaillent dépassent maintenant celle des femmes au foyer. L'âge de la première maternité atteint 30 ans.

Le binôme *uchi/soto* fonctionne également sur le mode centre-périphérie, lequel provient en partie de la civilisation chinoise (l'empire du milieu/les barbares en périphérie). Le champ sémantique du binôme est très large. Il recoupe un autre binôme socio-psychologique, celui du *tatamae/honne*. *Tatamae* est la façade, la posture publique, l'apparence normative. *Honne*, c'est le sentiment ou l'opinion intime, la voix du cœur. Les Japonais peuvent lire le *honne* d'autrui et le respecter, derrière le visage du *tatamae*. On aurait tort toutefois de croire que les Japonais sont dépourvus d'individualisme. Le « moi » s'est développé au cours du dernier demi-siècle, même si le groupe sert de garde-fou.

En 1868, à la suite de la révolution Meiji, le shôgun perd le pouvoir au profit de l'empereur qui est restauré comme autorité suprême. Considéré d'origine divine depuis près de 1500 ans, l'empereur ne perdra cet attribut qu'avec la Constitution de 1947 écrite par les vainqueurs, les États-Unis. Meiji, c'est surtout l'ouverture orchestrée par l'État et les marchands – après deux siècles de fermeture – en quête de ce que l'Occident pouvait offrir au plan technique, commercial, politique et artistique. 150 ans après la révolution Meiji, le Japon est passé d'État périphérique au statut de troisième puissance économique mondiale. Occidentalisé par l'adoption d'innovations techniques et politiques, le Japon est devenu un acteur phare dans le processus de globalisation. Les Occidentaux ont voulu croire à l'occidentalisation du Japon après Meiji. Cela les rassurait eux qui assimilaient modernité et occidentalisation. On a opposé à la modernité une tradition en partie inventée. Or le Japon a maintenu ses traits originaux. Il a cultivé sa spécificité tout en proposant un modèle non pas universaliste mais régional de modernité. Le Japonais tord le cou à ce cadre tradition/modernité dans lequel on voudrait l'enfermer.

Préparant ce voyage j'ai vu plusieurs agences qui vendent le Japon en opposant tradition et modernité. Comme si la tradition n'était vue qu'à travers des éléments disjoints, des survivances exotiques (*geisha, samourai, sumo, onsen, tatami, futon, cloison coulissante, matsuri, sushi, ryokan*). Il faut refuser le partage systématique de la tradition et de l'actuel au profit d'une analyse de leur **interaction**. C'est la condition première pour bien saisir le Japon d'aujourd'hui confronté à sa propre modernité. Il n'y a pas deux Japon, celui des apparences (moderne) et celui de la tradition (ancien). Le Japon est occidental de par son positionnement géopolitique depuis 1945. Mais il demeure asiatique. Les Japonais n'ont plus le complexe du rattrapage. Ses codes esthétiques, son alimentation, ses pratiques culturelles complètent la japonisation du monde initiée par ses produits : le *walkman*, les mangas, l'ordinateur portable, la

téléphonie cellulaire, les véhicules hybrides et les contenus vidéoludiques (*animé*). Sa culture s'exporte, ce qui lui confère des ingrédients d'universalité. Et le Japon fascine ses voisins et la planète. Le japonais figure au 11^e rang des langues parlées : il est enseigné dans 130 pays, alors que certains prônaient il y a plus d'un siècle la romanisation du système d'écriture! Le passé est pourtant encore très présent : la cérémonie du thé, l'arrangement floral (*ikebana*), la calligraphie, le théâtre *no* ou *kabuki*, la laque, la céramique, les arts martiaux, le *sumo*, le *haiku* et le *tanka* non seulement se perpétuent, mais se renouvellent. J'ai assisté au musée municipal de Suwa au vernissage d'une exposition de calligraphie à laquelle participaient des dizaines d'adeptes. Le gouvernement encourage cette survivance en accordant des prix et des reconnaissances.

L'historien que je suis, regardant les choses depuis l'extérieur, s'était inquiété de l'amnésie historique et politique face aux horreurs commises par les Japonais en Corée, en Chine et dans le Sud-Est asiatique jusqu'à la défaite de 1945. Les livres scolaires d'après-guerre ont longtemps cherché à occulter ou à nier l'expansionnisme militaire. À Hiroshima, le cénotaphe érigé à la mémoire des 140 000 victimes présumées de la bombe A comporte une épitaphe qui entretient l'ambiguïté sur la responsabilité de l'« erreur » (en japonais) ou du « mal » (« *evil* » en anglais). Une plaque que j'ai vue ailleurs reconnaît que le Japon prit au XX^e siècle un « chemin erroné ». Le militarisme japonais et le rôle de l'empereur Hirohito dans la guerre demeurent des sujets tabous.

Sur place, au contact des productions japonaises dans tous les domaines – depuis l'architecture, les arts (je pense à l'estampe, à la laque, à la céramique, à la forge des épées), la cuisine, les croyances et pratiques religieuses, les usages et les codes culturels, l'écriture – j'ai plutôt été sensible à ces « survivances » qui contribuent à exprimer l'identité d'un peuple qui a certes beaucoup emprunté à la Chine et à la Corée (et à l'Inde, à travers le bouddhisme) avant d'adopter des apports occidentaux, d'abord par ses contacts avec les Portugais et les Espagnols, à l'époque de la première ouverture, puis dans une relation singulière avec les Hollandais qui servirent de courtiers à l'époque de la « fermeture » et du « repli sur soi », avant de s'ouvrir à l'Occident industriel à partir de Meiji. Mais le Japon a, à chaque époque, digéré ses apports extérieurs afin de les couler dans une culture qui demeurait sienne, distincte de celles des autres sociétés asiatiques dont il est issu par le jeu des migrations et des échanges. Un bel exemple nous est fourni par la langue japonaise qui s'écrit avec des *kanji* chinois (dont plusieurs ont une prononciation japonaise) et au moyen de deux syllabaires (les *kana* qui comptent près de 100 signes syllabiques).

Un pays d'autant plus fascinant si l'on prend en considération sa gestion remarquable, à la fois fondée sur des innovations technologiques et sur une cohésion au service de la sécurité collective, des deux grands fléaux naturels qui menacent constamment cet archipel : les tremblements de terre (car le Japon est situé à la rencontre de plaques tectoniques) et les typhons qui combinent des vents dévastateurs et des pluies diluviennes. À la façon de l'Allemagne, le Japon s'est relevé en moins de 20 ans des dévastations que lui avait valu sa participation (coupable) à la Deuxième Guerre mondiale pour se propulser au rang des toutes premières puissances. Ce passé douloureux, s'il est mal assumé chez les élites, nourrit un pacifisme chez les citoyens.